Zeitschrift: Le nouveau conteur vaudois et romand
Band: 80 (1953)
Heft: 3

Artikel: Notre Ramuz
Autor: Girardet, Lucien / Ramuz, Charles Ferdinand
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-228463

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

NOTRE RAMUZ[1]

Nous extrayons quelques pages de l'ouvrage que nous avons présenté à nos lecteurs dans notre numéro d'octobre dernier.

Le lac

Où est le spectacle, sinon sur les eaux.

« Besoin de grandeur. »

Le lac dans la vie de Ramuz. Le lac dans la formation de l'artiste. Le lac dans l'œuvre de l'écrivain.

Le lac fut à Ramuz un compagnon toujours fidèle, même (j'allais dire surtout) dans ses années parisiennes. Si Paris l'a « rapatrié », c'est qu'il a ramené son cœur et sa pensée au bord de son lac. Nous commencerons donc par retracer les grandes étapes d'une belle amitié.

C'était déjà le lac, l'embouchure de la Venoge le plus souvent, qui attirait, par les belles après-midi d'été, le petit collégien de la rue du Pré-du-Marché.

Parfois, l'automne, c'étaient les prestigieuses vacances à Yvorne. Il y retrouvait le Rhône ; et son amitié pour le fleuve se confondait avec son amitié pour le lac.

Au pied des vignes, à quelques pas de la gare, il y a la plaine du Rhône avec ses marais, ses buissons, ses eaux noires croupissantes, ses plantes curieuses, ses mollusques, ses reptiles, ses insectes : flore et faune étranges qui attirent, qui captivent le petit collégien, curieux des choses, des plantes, des bêtes, de tout ce qu'on trouve dans la nature et tout spécialement là, au bord du Rhône. On lui a défendu d'y descendre. C'est précisément pour cela qu'il y court en cachette, avec quelques camarades, aussitôt que la surveillance se fait moins vigilante.

Que de découvertes, que de choses mystérieuses, que de beaux moments ! Décidément ce Rhône est attachant..

« Cette plaine du Rhône a toujours été pour moi très mystérieuse (elle l'est encore). Elle n'était qu'à deux pas du village. J'avais eu vite fait d'en trouver le chemin. Dès qu'il nous était possible de nous échapper, nous nous hâtions d'y courir, et je dis nous, parce que nous étions toute une bande de gamins. » (Vendanges.)

A ce Rhône, Ramuz dira encore, quelques pages plus loin :

« O Rhône, c'est bien aussi la marque de ton destin particulier que ce glorieux entourage, qui est à toi et à toi seul , de ta source à ton embouchure. Je n'étais alors qu'un petit garçon et ne te connaissais qu'ici, c'est-à-dire non loin du lieu de ta naissance, mais je crois bien que mon cœur devinait déjà les promesses dont tu étais riche, si riche que ton cours entier n'allait pas suffire à les épuiser. » (Vendanges.)

En 1897, Ramuz a dix-neuf ans. Les pas du jeune étudiant timide, déjà quelque peu en difficulté avec la société, mais en grande amitié avec la nature, le ramenèrent, voyageur impénitent, à son lac, quelque part entre Vidy et Saint-Sulpice ou Préverenges.

Au soir du 5 mai, il consige dans son « Journal » :

---

[1] Lucien Girardet, *Notre Ramuz*, préface de Georges Rigassi. Editions Vie, Imprimerie Centrale, Lausanne. 1 vol. de 203 pages, prix de souscription 6 fr. 25 chez l'éditeur.

« Un beau jour passé au bord du lac, en pleine nature... J'ai vécu en un jour tout un mois de mon existence. Cette journée, je la garderai dans ma mémoire, comme une relique qu'on tire quelquefois de sa châsse pour la contempler. Personne, pas un être humain pour gâter la solitude grandiose du paysage, pas un cri, rien que le grand chant des vagues, un chant d'amour monotone, aux harmonies toujours nouvelles et toujours les mêmes. Et voici que le soleil semait sur la crête des vagues des milliers d'étincelles ; il semblait qu'il tombait du ciel une pluie de diamants. »

* * *

Cinq ans plus tard, le 12 mars 1902, il est en Allemagne et cependant en pensée au bord de son lac.

« Nous autres nous avons le lac. Il est vaste ; il a l'air d'une perle au fond de sa coquille. »

En 1902, c'est le départ pour Paris. Si Ramuz se hâte vers la grande ville, c'est aussi qu'il fuit la petite ville où il se sent par trop isolé. Mais on ne pense à rien tant qu'à ce qu'on fuit... Très tôt ce fut la nostalgie du lac. Il est seul dans sa petite chambre. C'est le soir. Il rêve.

« Il se laisse aller en avant. Ses bras trouvent ses genoux, sa tête, le creux de ses mains... ah ! fuir, n'est-ce pas ? fuir en sens inverse — parce que maintenant, le beau mirage monte d'un lac inventé, noir de bise. »

* * *

Et voici que de cette nostalgie naissent ces Petits Poèmes en Prose *qui ouvrent le premier volume des* Oeuvres complètes.

« Quand je regarde vers toi, ô lac, comme il m'advient journellement par la pensée, puisque mes yeux sont privés de tes dons (mais ils se hâtent vers l'instant qui nous réunira), ce regard à l'endroit des montagnes penchantes connaît plus ardemment tes particularités, où l'espace atteint cette harmonie qui est de prolonger le ciel au-dessous des rivages et d'ouvrir sur nos têtes et sous nos pieds une double profondeur. »

Et ce passage du XIe « poème en prose », qui me revenait à l'esprit dans l'église de Pully, le 27 mai 1947, jour des funérailles de Ramuz, au moment précisément où un interminable cortège s'apprêtait à descendre vers le cimetière, vers le lac :

« Il est doux, quand on dort ce sommeil qui se dérobe à la durée, parce qu'il est sans fin, de percevoir encore ce murmure et cette cadence d'une eau retombante et sans cesse ramenée vers la pierre où je suis... Aussi ne portez pas mon corps sur les collines, ni vers le nord, mais ici sur le rivage, afin qu'il me reste cette chanson, celle du vent dans les branches et des vagues sur la plage et peut-être lui répondrai-je...

» Pourquoi serai-je muet, ô lac, puisque toi, qui ne comprends pas et qui ne t'es jamais connu toi-même, tu as, tour à tour, cette plainte alanguie et ces éclats de voix. »

Durant les longues soirées parisiennes, deux joies le visitaient et l'encourageaient : le travail et la douce perspective de revoir bientôt les lieux aimés, son lac ou ce beau Lavaux valaisan, le pays du Rhône.

En 1914, à l'heure du définitif retour, c'est au bord du lac qu'il viendra se fixer, à Treytorrens, près de Saint-Saphorin ; puis, en 1916, à Cour sous Lausanne ; en 1930 enfin, dans ce coin de Pully qui domine le lac, à la Muette, qu'il ne quittera plus guère.

Lucien Girardet.